

— Je ne sais pas ; peut-être.

— Oui, oui, il faut le faire.

— Eh ! je le ferai.

Tenant ma promesse et sans dénaturer aucun des faits, j'ai écrit l'histoire de la comtesse Paule.

I

LA BELLE PAULE

Nous sommes à Saint-Amand-les-Vignes, gros village du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Beaume, à quelques kilomètres de la patrie de Gaspard Monge.

C'est le matin, au commencement du mois de mai 1860. Le temps est superbe, le soleil resplendissant.

La maison dans laquelle nous allons pénétrer est située à peu près au centre du village dans la rue principale ; sa blanche façade est égayée par des pampres verts ; à son premier et unique étage, au-dessus du rez-de-chaussée, il y a une petite chambre. Dans cette chambrette, assez coquettement meublée, se trouve une belle jeune fille qui n'a pas encore dix-sept ans ; elle est assise près de la fenêtre toute grande ouverte et travaille à un ouvrage de couture.

Tout en piquant et tirant son aiguille, la jeune fille semble s'absorber dans un rêve.

A quoi peut-elle songer ?

De temps à autre, comme à la vue de quelque riante image, un mystérieux sourire se dessine sur ses lèvres.

Soudain elle a un mouvement de surprise et dresse la tête. Un bruit inaccoutumé a frappé son oreille. C'est, dans la rue, le galop d'un cheval.

La jeune fille se lève précipitamment et sa jolie figure s'encadre dans la baie de la fenêtre, encadrée elle-même de gobéas, de jasmins et autres plantes grimpantes.

Le cheval qui galope est monté par un jeune et élégant cavalier. En passant, le jeune homme jette un regard sur la fenêtre, fait un léger mouvement de tête, qui peut être pris pour un salut, et c'est tout.

La jeune fille est devenue rouge comme une pivoine, son cœur bat violemment et avec une émotion indicible elle laisse échapper ces mots :

— Ah ! c'est lui ! ..

Cette exclamation répond évidemment à quelque secrète pensée, faisant suite peut-être au rêve de tout à l'heure, car la jeune fille ne connaît pas le cavalier, qui est déjà loin, et qu'elle vient de voir pour la première fois.

Elle jette un long regard dans la coulée de la rue, ne voit plus rien, mais entend encore le bruit des sabots du cheval sur le pavé. Elle pousse un soupir, se retire de la fenêtre comme à regret, retombe palpitante sur son siège, et ne pensant plus à son travail de couture inachevé, elle se plonge dans une rêverie profonde.

.....
 Cette jeune fille, une simple paysanne, était réellement d'une grande beauté et bien faite pour causer l'admiration d'un peintre et d'un statuaire.

On aurait dit une de ces figures exquises qui illustrent les Keepsakes

Blonde et rose avec de grands yeux bleus, un regard angélique, sa douce physionomie, parfois rêveuse, mais toujours suave et pleine de charme, pouvait être comparée à celle des anges. Sa bouche mignonne, ornée de dents petites et blanches, semblait avoir été faite pour le sourire. Le nez aux narines mobiles et fines, délicatement attaché, était d'un dessin charmant. Elle avait la taille svelte, élancée, gracieuse, pleine d'élégance. Son cou était celui de Niobé. Ses mains et ses oreilles étaient exquises de formes. Son beau front pur et ses yeux aussi fraîches que la rose qui s'épanouit sous les caresses du soleil, appelaient les baisers.

Tout en elle était adorable et résumait toutes les perfections.

Cet ensemble de grâces charmantes et naïves était complété par un air de noblesse et de distinction tel que l'on eût pu croire, en la regardant passer, qu'on avait sous les yeux une princesse déguisée.

Elle s'appelait Paule.

Mais comme elle avait pour second prénom celui de François, les femmes et les jeunes filles du village, traduisant François par Fanchon, appelaient la belle Paule Fanchon, Fanchon la Princesse.

Dans leur bouche, ce surnom de princesse n'était pas un éloge, un hommage rendu à la beauté merveilleuse de la jeune fille, à sa distinction, à sa grâce, c'était un sarcasme amer, plein de jalousie et d'envie.

Tous les hommes, jeunes et vieux, pauvres et riches, tournaient autour des jupes de la belle Paule comme des papillons autour de la flamme d'une bougie. Et, comme les papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire, messieurs les galantins se brûlaient le cœur au feu ardent des prunelles de la belle Paule.

Femmes et jeunes filles la détestaient, cela se comprend, les unes auraient donné beaucoup pour qu'elle quittât le pays ; d'autres, les plus terribles, excitées par la jalousie, allaient jusqu'à désirer sa mort.

Il faut bien le reconnaître, si dur à dire que ce soit, les femmes, quand il s'agit de rivalité de beauté ou de rivalité d'amour, sont impitoyables et implacables.

Cependant il ne faut pas trop jeter la pierre aux femmes. ce qu'elles sont par amour, par jalousie, par vanité même, les hommes le sont par ambition, par cupidité, par orgueil.

Si encore Paule n'avait été que charmante, gracieuse et jolie, mais elle était intelligente, raffinée dans ses goûts, supérieure par ses aspirations.

Les choses vulgaires lui répugnaient, elle allait au beau instinctivement, naturellement, comme les fleurs se tournent vers le soleil.

Il y avait en elle comme un souffle puissant d'intuition ; elle savait certaines choses sans les avoir apprises. Son imagination lui révélait des délicatesses sociales dont ses compagnes n'avaient pas même idée, des élégances artistiques véritablement merveilleuses.

Musicienne d'instinct, il lui avait fallu seulement quelques leçons du curé pour toucher de l'orgue, certainement sans observer les règles de l'harmonie qu'elle ignorait complètement, mais avec un grand sentiment. Sa voix était expressive, et quand elle chantait l'*Ave Maria*, on se sentait pris du besoin de prier.

Ses parents, des vigneron, n'étaient pas riches, et sa mère ne pouvait guère faire de frais pour sa toilette, mais avec le plus petit bout de ruban, Paule était mieux parée que les plus riches avec tous leurs affluets.

En vérité, comment les mères et leurs filles auraient-elles pu pardonner tout cela à Fanchon ? Il ne faut pas demander l'impossible.

Mais toute médaille a son revers, et comme la perfection n'est pas de ce monde, Paule était vaniteuse, fière et dédaigneuse, non pour le vain plaisir d'humilier ses compagnes, mais par le seul sentiment de sa supériorité.

Sa mère et son père l'avaient gâtée et elle devait à leur trop grande faiblesse les défauts de sa nature et de son caractère.

Depuis qu'elle était née, on l'avait adulée, et ses oreilles n'avaient entendu que des louanges. Son père, un excellent homme, se serait agenouillé devant elle. Sa mère, qui l'adorait, s'extasiait devant sa beauté, ne voulait voir en sa fille qu'une merveille, la portait aux nues. Pierre Rouget, son grand-père, l'idolâtrait.

C'était à qui, du père, de la mère et de l'aïeul vanterait le mieux la beauté, la grâce, l'esprit, les mérites de la jeune fille.

— Ah ! lui disait la bonne femme en la contemplant avec